



N° BLE/18 - 31 Août 1959

A LA RENCONTRE DU CHRIST

"J'ai choisi l'opium - et le Christ m'a ressuscité des morts", tels sont les derniers mots de l'autobiographie qu'une Musulmane vient d'écrire sous le titre de "J'ai choisi l'opium"¹. En exergue, l'auteur place la citation bien connue. "la religion est l'opium du peuple" (Marx) et ce verset du psaume 65 "je vous conteraï tout ce qu'Il a fait pour mon âme".

Les récits de conversions venant de l'Islam sont à vrai dire, très rares. Dans un ouvrage paru il y a quelques années et qui groupait un bon nombre de témoignages de convertis d'origines diverses, nous ne trouvions rien - ou presque sur les cheminements de la grâce chez des Musulmans².

C'est pourquoi cette autobiographie ne peut être passée sous silence. Son auteur est, certes, une intellectuelle et très différent serait ce que pourraient écrire des gens simples et sans culture de leur rencontre avec le Christ. Leur récit n'en serait pourtant pas moins instructif ni moins émouvant. Les itinéraires de chacun sont variés comme innombrables sont les signes par lesquels le Dieu Vivant se manifeste aux hommes

Il est sans doute tentant de vouloir classer les types de conversions sous quelques schémas séduisants, davantage imaginés, bien sûr, que fidèles aux données et aux faits du réel vécu. Cependant, le récit qui nous intéresse ici serait bien de ces conversions du "type pathétique" dont nous parlait M. Nédoncelle : "(conversion) lentement préparée par les oscillations du raisonnement et de l'affectivité, chèrement acquise après une lutte où l'entraînement social n'intervient pas, mais où le sujet se débat avec les spectres de ses souvenirs et de ses aspirations qu'il projette vivement dans son champ intérieur La réponse (de l'homme) est laborieuse. : l'homme résiste, brise mal les racines et les liens qui le rattachent au passé. Il faut que Dieu l'assiège et son appel retentit comme une voix obsédante : Viens, reviens vers moi... "³

Umm-el-Banine est née au Caucase dans une famille musulmane. Affranchie par la Révolution communiste, elle vient à Paris où elle expérimente plusieurs métiers et où elle obtient quelques succès comme écrivain. Mariée contre son gré avec un musulman du Caucase, elle avait bientôt divorcé. En France, à vingt neuf ans, elle épouse un Français agnostique, mais de parents catholiques. Pendant neuf ans, à son amour passionné pour son époux elle ne constate de la part de celui-ci qu'indifférence et froideur. L'exaspération demeure encore vive après la rupture. Banine

¹ Banine "J'ai choisi l'opium" (Stock, Paris, 1959, 219 p.)

² "J'ai rencontré le Dieu Vivant", Témoignages avec deux études sur la conversion par M. Nédoncelle et R. Girault. (Le Cerf, Calicot. Foi Vivante, 1952, Paris 372 p.)

³ Ibid, p. 15.

parvient à l'âge critique croyant nourrir en elle-même un égoïsme monstrueux, l'introversion et la manie obsessionnelle. "Gelée jusqu'à l'âme", "saturée de souffrance", elle reste néanmoins éprise d'absolu et d'amour.

L'auteur ne nous raconte que peu de chose de son milieu musulman. Il s'interroge cependant sur sa propre hérédité :

"si lourde de pitié musulmane, de fanatisme et je pense surtout à ma grand-mère maternelle : ascétique, tourmentée, repliée sur elle-même, tournant vers Dieu un cœur de mater dolorosa. Elle avait perdu ses deux enfants, jeunes encore".

De l'Islam, Banine ne connaissait presque rien.

"On m'inculquait une vague religiosité ; il y avait Allah dont tout dépendait, et Mahomet, son Prophète. Je connaissais surtout les fêtes où l'on mangeait plus encore que d'habitude ; et ses drames : la commémoration du massacre de Hussein et Hassan où les foules fanatiques se lacéraient la figure et le corps en hurlant. Ni mon intelligence ni mon cœur ne trouvaient là matière à l'exalter" (p. 11)⁴

Elle n'a jamais été à l'aise dans ce milieu musulman ; l'éducation européenne qu'elle reçoit l'y incline encore moins. Libérée, elle entend prendre sa revanche sur l'Islam "qui a impitoyablement ligoté ses ancêtres-femmes". D'ailleurs, quand on lui parle de la Perse ou de son pays, elle se remémore son enfance musulmane qui ne lui a inspiré qu'un sentiment, celui de s'affranchir de l'Islam.

"Il existe sûrement un aspect exaltant de l'Islam, dit-elle cependant, mais je n'ai jamais pu ou su le voir. Et je constate en tout cas ceci : les rares pays musulmans où la femme moderne peut espérer s'intégrer sont ceux qui, comme la Turquie, ont à peu près rejeté la contrainte religieuse et les mœurs qui s'y rattachent (p. 133)-

Bref, sa jeunesse musulmane se déroulait imprégnée d'un vague besoin religieux, mais sans répercussions sur sa vie. Elle était poussée au fétichisme ou à l'accomplissement de gestes superstitieux : "Je tenais par exemple, dit-elle, mon petit Coran enfoui sous l'oreiller". Ce fut son stade de la "foi-superstition". Elle posera aussi des cierges, implorera furtivement une divinité redoutable, avare de biens, avant de parvenir à la "foi-consolation" en un Dieu "instrument de salut". Enfin ce sera le Dieu digne d'adoration et d'amour non pour elle-même, Banine, mais pour Lui seul ; "foi-adoration" qui la détournera d'elle-même pour se tourner vers Dieu "par goût".

La solitude, la souffrance morale profonde et les échecs l'inclinent vers le pessimisme et la résignation. Elle a tout raté, constate-t-elle. Dominée par ses instincts mauvais, elle se retrouve au déclin de la vie, "au milieu de décombres". Le fait de se convertir à l'âge critique la dégoûte.

"Cela me rend suspecte ma conversion. Je peux aussi me consoler en la mettant sur le compte de la déception, explication moins humiliante à mes yeux : dégoûté de l'amour humain parce que ne pouvant me contenter que d'absolu, je me tourne vers le seul amour véritable, transcendant, invulnérable, ineffable, etc... etc... qui ne dépend que de moi et de Dieu - s'il existe. "

En fait, malgré les plaisirs de la vie, malgré aussi l'amertume et la nausée, Dieu n'était pas entièrement absent de sa vie. Il y tenait un rôle, quoique modeste.

"C'était un Dieu lointain que je quémandais sans l'aimer, qui n'avait aucune influence sur ma vie intérieure, qui, elle tournait à vide... Je ne savais pas encore que quand on est épris d'absolu, il faut le chercher ailleurs que dans la créature : la meilleure du monde ne saurait vous combler".

⁴ Hussein, fils de Ali (gendre de Mahomet) et petit fils du Prophète (avec Hassan) est tué à Kerbéla en 680 par les soldats de Yazid de la dynastie ommeyyade de Damas. Avec Hussein disparaît le dernier des "gens de la Maison" de Mahomet. Les Chiïtes (partisans d'Ali) pleureront Hussein comme leur grand martyr (avec Ali assassiné en 661). Sa "passion" est célébrée en Iran et en Iraq par des manifestations excentriques des processions de flagellants et même un véritable culte envers la race alide chez les chiïtes extrémistes.

Elle aspire à trouver Dieu "même s'il n'existe pas", dit-elle. Et l'on comprend que ce Dieu ne peut être alors le Dieu des philosophes et des savants. "Dieu sensible au cœur" disait Pascal. Ailleurs, Banine écrira :

"J'ignore si Dieu existe, mais mon besoin de lui est aussi réel que mon besoin de boire et de dormir. Notre besoin de Dieu ne prouve pas Dieu, disent les matérialistes. Je veux bien ; mais ce serait notre seul besoin auquel ne correspondrait aucune réalité - notre seul besoin mensonger" (pp. 120-121).

Besoin de Dieu besoin également d'une purification intérieure. Elle revient sans cesse à l'idée de renoncement, par souci d'hygiène d'abord, se disant même que certaines saintetés n'avaient pas eu d'autre début. Le dépouillement est nécessaire : l'avidité grignote l'âme, l'alourdit de mille désirs et l'incline vers la terre. Son désir est intense de se libérer du péché, de l'égoïsme, de cet isolement presque morbide dans lequel elle semble se complaire et dont pourtant elle voudrait sortir. "Dieu donnez-moi la force de devenir bonne et charitable avant de mourir ; sinon comment me présenterais-je devant vous ?".

Mais son esprit raisonneur fait aussitôt écho à ces aspirations : "Quel Dieu, quel jugement, quelle survie ?".

Comment la conversion (la "chose", comme écrit l'auteur) a-t-elle commencé ? Le Dieu du retour d'âge ? Non. La grâce, tout simplement.

Banine n'a connu l'Évangile qu'à l'âge adulte ; elle l'a lu par souci de culture, comme le Coran d'ailleurs qui l'intéressait au même titre éducatif. Dans son journal, une note se rapporte à un rêve dans lequel le Christ lui était apparu. Puis, durant de longues années ce furent ces moments de désespoir humain et de névrose, d'obsession, de chagrin et de honte. "Mon âme était malade, mon cœur déchiré". La notion du Christ, Dieu vivant, ne l'effleurait certes pas encore. Elle pressentait cependant qu'il pouvait être la voie, la vérité et la vie, de même qu'elle soupçonnait que le renoncement à la concupiscence prise dans son sens général était la seule libération vraie :

"Être croyante, et même chrétienne : rêve qui me hante. L'armature de la foi est comme un corset spirituel qui vous soutient l'âme, empêche qu'elle s'effondre dans le néant ou s'effrite dans la jouissance. Or mon attirance pour l'ascétisme et la haine de la jouissance devait me mener tout droit vers la foi. Mais comment admettre les dogmes qui me paraissent appartenir à la catégorie du merveilleux, du conte de fées, des Mille et une Nuits ? Mais que j'aimerais aimer Dieu" (p. 54).

Et voilà qu'un jour en lisant l'Évangile une crise de larmes saisit Banine à l'évocation du Christ. "Se pourrait-il qu'il me soit donné un jour d'atteindre Dieu par le Christ ?" se demande-t-elle.

"C'est évidemment ici que commence mon "roman avec Dieu". Cette longue, longue route sur laquelle j'allais m'engager à mon insu, débute peut-être par cette crise de larmes, par cet ébranlement de toute ma sensibilité à l'appel de Dieu, via le Christ. Nul ne va à mon Père que par moi... (les Musulmans pourtant) les Juifs, et ceux de l'Extrême Orient, prennent d'autres chemins ; d'autres signes visibles les mènent à l'invisible). Question que je laisse sans réponse". (p. 55)

Quelque dix jours après, Banine rentre dans une église au moment de l'office. Pour la première fois de sa vie, elle assiste à une prière collective qui la marque profondément. Elle ne comprend rien aux marmonnements, aux gestes, aux chants, mais, pour la première fois de sa vie, elle comprend la vertu de la prière en commun. La paix envahit son âme⁵. Elle y retournera souvent, percevant que la communion avec Dieu y est plus facile et à cause de l'atmosphère de pureté.

⁵ Cette soif d'être envahi par une paix intérieure, d'éprouver la proximité de Dieu, de prier véritablement et de se reconnaître pécheur devant Dieu est loin d'être absente chez certains musulmans aspirant à combler le vide de leur âme et vivant au milieu des chrétiens en France. Ils entreront précisément dans une église, parce qu'ils en ont la possibilité, pour y prier, pour s'y agenouiller sur un prie-Dieu ou tout simplement pour s'asseoir quelques minutes dans le silence... L'appel de la grâce et la réponse qui lui est donnée sont quelquefois, certes, entourée d'une sensibilité frémissante et d'une émotivité religieuse très vive mais multiples sont les cheminements de cette grâce et variée la mouvance de l'Esprit.

La quête de l'amour et de la paix se fait plus exigeante. A l'église dans la rue, du matin au soir, Banine demande à Dieu de lui donner la foi, la charité, la douceur "Cette nostalgie de l'amour-charité me déchire". Peu à peu, elle découvre qu'il faut aimer les autres quels que soient leurs défauts, leur ignominie sur le plan moral et que nous sommes tous solidaires dans le bien et le mal.

* * *

Néanmoins, les obstacles vont se dresser venant de sa raison qui se rebiffe devant les dogmes venant de ce qu'elle voit des chrétiens et des prêtres rencontrés.

Absurdité du Christianisme, se dira-t-elle souvent, butant contre la morale sexuelle "bonne que pour quelques saints", contre les mystères, contre la divinité du Christ. L'indifférence et la médiocrité des chrétiens l'écœure : "Si le Christ est impuissant à remplir de charité le cœur de ses serviteurs, il n'est pas". Les prêtres qu'elle contacte ne l'aident malheureusement pas à rencontrer le Christ. Très exigeante, il est vrai, Banine n'est, hélas ! témoin que de prêtres excentriques pour ne pas dire plus. Cependant d'un jeune prêtre allemand qu'elle connaît sur le plan de l'amitié, elle écrira : "J'ai le vague sentiment d'avoir reçu la visite du Christ dans la figure de cet enfant de lumière - et sa bénédiction". Les autres ? L'un expédie à une vitesse éclair le chapelet, l'autre baille pendant la consécration, un prélat "s'occupe officiellement d'apostolat mais la laisse tomber", et d'autres... Notre auteur pense alors avec Simone Weil que l'Église n'est peut-être qu'une émanation de l'Antéchrist, que si le Christ revenait sur la terre, il la désavouerait avec horreur", (p. 130).

Un Père Bénédictin la conduit pas à pas mais l'oblige à patienter longuement avant de recevoir le baptême. Le drame devient aigu pour Banine. Sa raison "ratiocinante" se révolte. Elle cherche l'intelligence du contenu de la foi par sa petite raison humaine : comment peut-on croire "rationnellement" à ce fait absurde qu'un homme ait pu être Dieu ? Sceptique, elle achoppe. Agressive elle redevient même impertinente :

"Si j'étais restée dans un milieu musulman, mon besoin de transcendance se serait satisfait dans Allah et Mahomet, son Prophète".

Elle connaît bien, en fait, la différence entre le Christ et Mahomet, mais "restée là-bas, dit-elle, je n'en aurais rien su et Mahomet m'aurait satisfaite tout autant que le Christ, si même d'une manière différente".

En réalité, malgré les objections, elle aime le Catholicisme et l'Église. Le miracle de la durée de celle-ci, depuis deux mille ans, la frappe. Les attaques des Voltaire et de Nietzsche, les révolutions et les Karl Marx, etc... n'empêchent pas l'Église de perdurer.

"Cette Église exerce une attraction irrésistible sur ses saints aussi innombrables que les pécheurs, par sa liturgie, par ses sacrements, par son apparente pérennité qui n'a que deux mille ans... Comment donc résister à cette partie de vérité qu'elle détient au nom de ce Christ qu'on adore ?" (p. 138)

Et plus loin :

"A l'encontre de Simone Weil l'indignité de l'Église, ses errements, ses étroitesse, et même ses péchés, loin de me gêner, me rassurent plutôt. Si elle n'était que sainte, comment oserai-je y entrer ?" (p. 161).

La notion d'universalité, la cohésion des chrétiens derrière le Pape, les Ordres multiples, écoles d'abnégation et de sainteté, les saints et les saintes par milliers lui sont des voies d'accès à l'Église.

* * *

Banine demande à Dieu la foi mais elle continue à chercher par la raison l'illumination de sa pensée et de son comportement religieux. Faut-il se résoudre, se demande-t-elle, à faire les gestes, selon les conseils de Pascal, pour voir ces gestes se charger de sens comme par magie ? Et, en fait, elle se comporte comme si elle croyait. Bien plus,

"je vis, je pense, je prie par le Christ, avoue-t-elle et (...) je l'aime avec mon intelligence et mon cœur. Mon athéisme n'est plus qu'une vue de l'esprit sans aucun

prolongement vivant : il n'a plus d'action sur mon comportement. Je vis entièrement dans la perspective chrétienne" (p. 167).

Une conversation avec le Père Daniélou va permettre à cette âme de déboucher dans la pleine lumière et la paix enfin trouvée. "Je dois en somme, par raison, renoncer avec ma raison à la raison" note-t-elle dans son carnet. "Je n'ai pas trouvé de "raison" de croire, mais j'ai cru malgré tout et mon âme a été guérie". Tel est le aboutissement de longues années de purifications intérieures et d'anxieuses recherches du visage de Dieu.

Le 23 décembre 195... Banine était baptisée.

Comme pour d'autres convertis, à dire vrai, certains arguments nous paraîtront peut-être faibles pour justifier une adhésion. Le Seigneur a tellement de signes pour se manifester aux âmes !

"Un vieux texte babylonien paraît incompréhensible ou pauvre à un lecteur qui n'est pas spécialiste ; il est au fond bien plus à notre portée que le dialogue d'un de nos proches avec son Créateur. C'est pourquoi il est imprudent de juger, même intellectuellement, la conduite interne d'un être humain comme s'il pouvait dans les conditions habituelles de la vie, nous être aussi transparent qu'un théorème en marche"⁶

Ce qui est certain c'est que Dieu parle à chacun d'une façon ou d'une autre. Le Christ est mort sur la Croix pour que tous les hommes soient sauvés et il a mérité pour tous les grâces suffisantes. Les musulmans ne sont pas en marge et ne sont pas exclus. Le regard d'amour du Père les atteint quotidiennement. "Mais comment croire en quelqu'un, sans en avoir entendu parler ? Comment en entendre parler, si personne ne prêche ?" demande Saint Paul (Romains 10,14). Il y a la prédication du missionnaire, de "l'envoyé" et il y a celle des "signes" innombrables, par lesquels Dieu nous parle. C'est là que tout devient déconcertant pour nos petites raisons humaines "ratiocinantes", insatisfaites intellectuellement, et pourtant vaincues par la Lumière qui s'infiltré peu à peu et qui envahit tous les recoins de l'âme. "La vraie Lumière, celle qui éclaire tout homme, faisait son entrée dans le monde" (Jean 1,9). Des peuples semblent marcher dans les ténèbres ou même piétiner dans les ténèbres, mais, en réalité, la Lumière leur parvient d'une façon ou d'une autre et déjà leur visage s'éclaire...

Chez Banine, on ne peut pas ne pas être frappé par son besoin d'absolu et d'amour, sa soif de purification intérieure, sa "nostalgie de l'amour-charité". Des signes ? Ce sont l'entrée dans une église durant la prière de l'assemblée chrétienne, la rencontre d'un vrai prêtre, la recherche de la charité effective dans la vie des chrétiens, et des prêtres, etc... "Je n'ai pas la foi" disait-elle, mais elle adorait le Christ, elle ne pouvait se passer de l'Église, elle désirait le baptême et elle se comportait comme si elle était baptisée. Sa "vision du monde" en fait, n'était plus celle d'une musulmane ou d'une athée, d'une rationaliste ou d'une épicurienne. Banine vivait en chrétienne.

On dit quelquefois que l'Islam est "une patience de Dieu". Mais cette "patience" de Dieu nous savons bien, nous chrétiens, qu'elle ne consiste pas de la part de Dieu à nous "supporter" ni de notre côté à "endurer". Cette "patience" divine pour chacun - et pour Banine - c'est la pédagogie d'amour, discrète, fidèle, mais combien exigeante qui conduit doucement chaque âme à la rencontre du Dieu Vivant et de son Mystère de salut du monde, en passant par la Croix.

J. D.

Textes

Banine "J'ai choisi l'opium" (Stock, Paris 1959, 219 pages).

(p. 94) - Banine est entrée dans une église pour prier).

"Que serait Paris, ce Sodome et Gomorrhe, sans ses innombrables demeures de Dieu ? Un désert d'érotisme, de technique et de dureté. Ce désert m'écrase, me

⁶ M. Nlédoncelle, op. cit. p. 33 note 1

dessèche, le besoin de prier me saisit ; je n'ai qu'à pousser une porte et me voilà transportée dans un autre monde. Je m'agenouille sur un prie-Dieu qui est là à la disposition d'autres assoiffés. Je prie. Personne ne me demande ni papiers d'identité ni d'argent. Je profite de cette institution qui est l'Église sans y adhérer, sans rien donner en échange du bien que j'y recueille. Je ne dois aucune justification à personne et, je le répète, - car c'est la chose stupéfiante - je ne dois rien payer. Ce détail à lui seul constitue à proprement parler un miracle dans notre civilisation où l'on n'a rien pour rien, et à lui seul il devrait me convaincre de l'origine divine de l'Église. Qu'importe que les dogmes paraissent absurdes puisque les effets de la foi sont merveilleux.

Et peut-être, après tout, ne sont-ils pas absurdes ?".

(p. 203 - Banine écrit au R. P. Daniélou).

"La conversation avec vous a été une illumination pour moi. Vous m'avez fait comprendre ce que je savais déjà sans le comprendre vraiment : qu'il ne suffit pas de se complaire dans l'amour du Christ ni de s'attendrir sur la beauté spirituelle, mais qu'il faut surtout lui faire confiance. Je m'étais déjà demandé, à propos de Tolstoï notamment, comment on pouvait être fasciné par l'Évangile et nier en même temps la divinité du Christ, car, enfin, s'il n'est pas Dieu, il n'est qu'un imposteur ou, au mieux, un Mégalomane. Mais paradoxalement, cette attitude, qui me paraissait absurde chez les autres était la mienne. J'ai subi la puissance du Christ au point de ne voir le monde qu'à la lumière de son engagement - malgré moi ; au point de subir l'emprise de son Église - malgré soi. Je ne vous ai pas dit que depuis plus d'un an je vais le dimanche à la messe, missel en main - malgré moi.

Vous m'avez montré qu'il fallait comparer ma raison, dont je ne perçois surtout que les insuffisances, à la grandeur du Christ et à sa formidable puissance, et tirer les conséquences de cette comparaison. Il est évident que je dois me fier au Christ et non pas à ma raison".

**Hachemi Baccouche "Ma foi demeure"
(Nouvelles Editions Latines, Paris 1958, 254 p.**

(Récit autobiographique d'un Tunisien musulman fier de se sentir également Français par le cœur et la culture. Ce témoignage courageux conquiert par sa franchise et la délicatesse des sentiments exprimés. Livre empreint d'une grande foi et d'un grand amour en l'homme quel qu'il soit).

(pp. 161-162 - A Rome, le héros du récit est entré dans une église).

"Quelle foi pourrait soutenir Mahmoud. Il est passé si souvent et parfois si brutalement de l'athéisme au mysticisme le plus aigu. Certes, toujours, comme un écran, derrière son attitude mystique ou matérialiste il y avait sa foi en l'homme. Mais une foi implicite sans contours déterminés, souvent sans discipline. Et l'image de cette vieille femme figée dans sa communion avec Dieu l'émeut. Quel Dieu? Simplement Celui devant lequel l'homme dit : je ne suis rien, je ne suis rien. N'est-ce pas au moment où l'homme dit "je ne suis rien" que justement il devient grand ? Et n'est ce pas quand on l'entend dire (oh ! combien de fois dans la conversation de tous les jours !) "Oui, mais moi... Oui, mais moi..." qu'il est alors possédé par le diable ?

"Mahmoud s'agenouille. "Seigneur, mon Dieu, vous êtes, puisque je crois en vous ! Ma prière sera bien sûr différente de celle de cette femme. Peut-être avez vous réellement chargé des hommes de nous apprendre la façon de nous adresser à vous. Dans ce cas, vous me pardonneriez d'avoir refusé de leur obéir, Seigneur. Dans les commandements qu'ils nous ont imposés, ils nous ont si souvent dressés les uns contre les autres qu'ils nous ont éloignés de Votre Commandement de nous aimer les uns les autres. Comment serais-je ici dans cette maison si je n'avais justement refusé de leur obéir. Comment respecterais-je et aimerais-je cette femme qui prie si je n'avais justement refusé de leur obéir ? Comment croirais-je à la sainteté de ces lieux et comment y viendrais-je chercher la paix, si l'image de cette femme qui s'humilie

devant Vous ne m'avait davantage frappé que les explications qu'ils ont voulu m'imposer. Je crois en Vous parce que les hommes croient en Vous et que je suis un homme, et cette maison est sainte et elle est Votre, parce que les hommes y viennent affirmer qu'ils croient en Vous. Les miens, ceux du pays d'où je viens, crieront au renégat et ceux d'ici crieront à l'hérétique, mais mon hérésie, Seigneur, me rapproche de Vous. Donnez-moi la force de comprendre leur hostilité".



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74